

MIARKA

ANTOINE DE MEAUX

MIARKA

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Phébus/Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-7529-1219-0

Pour Augustin, Honoré et Gabrielle



«Tout art digne de ce nom enseigne inlassablement
que le monde repose sur l'individu.»

Aharon Appelfeld, *L'Héritage mu*.

«Je ne sais plus pleurer
et je suis seule...»

Denise Jacob, poème inédit,
septembre 1945.

Denise, Miarka. Lorsque je pense à elle, j'ai toujours en tête cette photographie datée de 1941 ou 1942. En tenue d'éclaireuse, elle hisse le drapeau de la troupe. Elle doit avoir dix-sept ans et, dans son profil très pur, une gravité se lit, qui tranche avec l'insouciance traditionnelle de la jeunesse. Il se dégage d'elle une impression de force intérieure, de droiture, qui va de pair avec une extrême solitude. C'était un peu avant qu'elle parte pour Lyon, loin de chez elle, loin de ses parents, de ses sœurs et de son frère, pour entrer dans la clandestinité. Une mèche de ses cheveux est agitée par le vent, le drapeau claque. Et l'on repense à ces paroles d'Antigone, dans la tragédie de Sophocle : «Laisse-moi donc, moi avec ma folie, courir ce terrible risque. Je ne souffrirai rien de si terrible que la mort dans le déshonneur...» Parfois, elle laissait entrevoir une blessure inguérissable, une tristesse qui ne pouvait être consolée.

Le sentiment de la vanité de toutes choses, la gloire, le bonheur humain. À quoi bon être heureux dans un monde qui a permis cela ?

Miarka, c'est d'abord le destin romanesque d'une fille de dix-neuf ans sous l'Occupation, à peine sortie du lycée, qui décide de ne pas se laisser faire. Dans les rues de Lyon, sur les routes de Bourgogne, elle a couru vers son risque. « Pour moi, dans ces années-là, le mot *patrie* a pris un sens très profond. On le comprend mieux lorsqu'on en est éloigné », confiait-elle à la fin de sa vie. En ce temps où nous nous interrogeons sur ce que nous sommes et ce que nous voulons être, il m'a semblé que cet itinéraire emblématique et peu connu, par la cruauté des épreuves traversées comme par la grandeur des sacrifices consentis, demeurerait plus que jamais une source d'inspiration. Car ce destin ne se limite pas à la Résistance et à son prolongement, Ravensbrück. De son vrai nom, Miarka s'appelle Denise Jacob. Juste avant qu'elle ne soit plongée dans la nuit du camp, ses parents, André et Yvonne, ses frères et sœurs, Madeleine, surnommée « Milou », Jean et Simone (la future Simone Veil), ont été déportés comme juifs. Ni Yvonne, ni André, ni Jean ne sont jamais revenus. À travers le sort réservé à sa famille, le destin de Denise a donc été aussi la Shoah.

Miarka, c'était son nom de résistante, mais aussi celui que lui donnaient les camarades qui avaient été en déportation avec elle. De son passage chez les éclaireuses, Denise avait gardé ce totem, tiré d'un conte de Jean Richepin, *Miarka, la fille à l'ourse*, bien oublié aujourd'hui, qui met en scène une petite bohémienne. « Parce que j'allais souvent pieds nus, et que je faisais des taches sur mes vêtements », m'avait-elle dit. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, elle était une élégante vieille dame en tailleur bleu, qui arborait à sa boutonnière la rosette rouge cousue sur galon blanc de commandeur de la Légion d'honneur. Je ne l'aurais pas formulé ainsi à l'époque, mais je l'avais trouvée extrêmement séduisante.

Était-ce son visage, ses cheveux blancs autrefois blonds qui avaient gardé un éclat extraordinaire? La bonté et la bienveillance dont elle faisait preuve envers chacun d'entre nous? J'avais vingt-quatre ans. J'effectuais mon service militaire à la Fondation pour la mémoire de la déportation. Pour elle, comme pour l'ensemble des anciens déportés, la transmission de la mémoire, à l'heure où le soir tombait sur sa génération, était un enjeu capital. Un motif d'inquiétude aussi. En 1939, alors qu'il préparait déjà la «solution finale», Hitler a eu cette phrase terrible: «Qui donc parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens?» Qui parlera, et comment parlera-t-on, quand les voix de ceux qui furent les témoins des camps se seront tues?

Avenue de l'Observatoire, ses allées sages, ses promeneurs de chiens, son fantôme mitterrandien, sa perspective royale en direction du Luxembourg, sa faculté d'histoire de l'art qui tient de la mosquée et de l'usine anglaise. C'est un quartier assez irréel, comme une image des Champs Élysées, les vrais, ceux de l'au-delà. Il y règne une paix un peu froide, immarcescible. Une fois mes dix mois de service militaire terminés, avec Denise, nous avons pris l'habitude de nous revoir régulièrement. Après avoir poussé la lourde porte à poignées de bronze, il fallait grimper les étages en empruntant, au choix, un ascenseur de bois à portes de fer qui cheminait en grinçant, ou un large escalier de pierre, capitonné de velours, qu'éclairaient des vitraux multicolores. Au quatrième, Denise ouvrait la porte et vous conduisait au salon, à travers un petit couloir. Circulaire, la pièce disposait d'une vue exceptionnelle sur le jardin du Luxembourg. Par la fenêtre, entre les écharpes de nuages qui s'effilochaient, on apercevait les tours de Saint-Sulpice, l'Opéra, Montmartre sur sa colline, des vols de mouettes, les fumées d'une ville au bivouac. J'appréciais beaucoup le couple qu'elle formait avec Alain Vernay, son mari. L'œil vif, la voix acérée, c'était un homme élégant et précis. Suivant l'usage d'autrefois, ils se vouvoaient, avec

une immense affection. À l'heure du whisky vespéral, sur la moquette blanche et épaisse, chacun était assis dans sa bergère – Jack Daniel's pour lui, Denise, toujours un pur malt. Alors que le soir tombait sur Paris, nous parlions des livres, des films ; du passé, finalement, très peu, ou alors avec une infinie pudeur. On jetait un regard aux toiles qui nous entouraient comme des anges protecteurs, elles venaient toutes de la famille d'Alain, portrait de son père et de sa mère, portrait de lui, et Denise disait, non sans humour : « Chez les Jacob, on n'a pas de tableaux, mais on a des photos... »

Denise n'aimait pas parler de sa déportation. En 2004, elle a publié un livre très discret, à compte d'auteur, comme une confidence murmurée à elle-même et à ceux qu'elle aimait. Il s'intitule : *Une partie de moi-même*. Ce titre mystérieux, je me demande s'il ne faut pas le relier à une phrase de Charlotte Delbo, que Denise avait lue avec beaucoup d'attention. « J'ai le sentiment que celle qui était au camp, écrit-elle dans *La Mémoire et les Jours*, ce n'est pas moi, ce n'est pas la personne qui est là, en face de vous. [...] Je vis dans un être double. Le double [du camp] ne me gêne pas, ne se mêle pas de ma vie. [...] Sans cette coupure, je n'aurais pas pu revivre¹. » *Une partie de moi-même* est un livre lacunaire. Un collage plutôt, des morceaux de souvenirs écrits à différentes époques, en 1945, dans les semaines qui ont suivi le retour, dans les années 1960, pour le livre témoignage *Les Françaises à Ravensbrück*² ou alors pour le bulletin des anciennes déportées, afin de rendre hommage à celles qui ne sont pas rentrées. « C'est un récit où il y a beaucoup de crayon, mais où il y a surtout la gomme », remarquait Alain Vernay. Pourtant, c'est en lisant *Une partie de moi-même* que l'on devine quelle résistante Denise a été. On y découvre sa vie clandestine à

1. Charlotte Delbo, *La Mémoire et les Jours*, Berg international, 1985.

2. Amicale de Ravensbrück et Association des déportées et internées de la Résistance, *Les Françaises à Ravensbrück*, Gallimard, 1965.

Lyon, pendant l'hiver 1943-1944. La solitude absolue qui fut son âpre royaume à ce moment-là, et que peu de ses camarades eurent à ce point en partage. La dernière rencontre avec les parents, ses sœurs et son frère, cachés à Nice, entre le 17 et le 22 mars 1944. La Résistance encore, la déportation à Ravensbrück ensuite, sous une fausse identité. La figure lumineuse de sa mère, Yvonne, qui ne la quitte jamais. Denise se méfiait des mots. Elle n'était pas sûre qu'on puisse leur faire confiance pour dire ce qui ne pouvait, au fond, pas se dire. Dès le retour, ses souvenirs du camp ont commencé à se dérober. La faim, pour ne citer que cette cause-là, produit des troubles de la mémoire. À *Libération*, en 1998, elle confie : «Ma tête se vide... et puis non. J'ai juste des flashes.» Il ne lui reste que «des bouts de film». À d'autres moments au contraire, c'est comme si le reste de sa vie se diluait dans une sorte de flou : «Ma mémoire directe maintenant se limite au camp.» *Terra incognita* de ce passé pourtant si proche.

Et puis la faim, le froid, la fatigue, ces compagnons de chaque jour, eux aussi s'éloignent : «nous n'avons plus le souvenir de nos sensations, mais seulement de nos impressions». Avec le temps, Miarka ne ressent plus la souffrance physique de l'interrogatoire. Pour autant, sa voix change et devient blanche lorsqu'elle évoque la place Bellecour (siège de la Gestapo) ou la déportation. En parler est une souffrance. À ses sœurs, Milou et Simone, déportées à Auschwitz, qui ont été les témoins de la mort de leur mère. À ses enfants, aussi. On songe au monologue de Mado, après Auschwitz, dans *Mesure de nos jours* de Charlotte Delbo : «Il me semble que je ne suis pas vivante. Tant sont mortes, il est impossible que je ne le sois pas moi aussi¹...» Lorsqu'elle lisait certains passages d'*Une connaissance inutile* ou de *Mesure de nos jours*, Miarka y reconnaissait ses voix intérieures. Elle avait plus de facilité à parler de la Résistance, de son «travail», comme elle disait.

1. Charlotte Delbo, *Mesure de nos jours*, Éditions de Minuit, 1970.

Il n'y a qu'avec les anciennes camarades de Ravensbrück qu'elle parvient à parler librement. 6 600 Françaises sont passées par le camp des femmes. Parmi elles, 70 % étaient des résistantes, le pourcentage le plus élevés de toutes les nationalités présentes. Miarka est une des benjamines du camp, au milieu de tout un groupe de femmes remarquables. Là-bas, elle continue à résister, d'une autre façon. Et d'abord en se battant pour survivre, «notre ultime sabotage», comme l'écrit son amie Germaine Tillion. Nul ne sait, ni ne doit savoir, qu'elle est juive. «Réservées, muettes et obstinées pour le présent, écrit Denise, nous faisons des projets pour l'avenir.»

Ce qui frappe, c'est l'importance de la poésie. Du camp, Miarka n'a rapporté qu'un seul objet : un petit carnet de toile, dans lequel elle a recopié des poèmes. Ceux qu'elle savait, ou que des camarades lui avaient remémorés. Fabriqué avec des matériaux trouvés sur place, le carnet est brodé au centre de sa couverture d'un grand V, de même couleur que le tissu écru. En haut, avec un brin bleu, et en bas, avec un fil rouge :

La Victoire...
... en chantant

Les feuilles de papier avaient été subtilisées à l'administration du camp et, pour fournir les trois fils bleu, blanc et rouge qui maintiennent le dos, un câble électrique de l'usine Siemens avait été dénudé, ce qui constituait un crime aux yeux des SS. À la fois viatique et armure, cet humble objet est un résumé saisissant de ce que signifie l'expression «résistance spirituelle». Être prise avec ce carnet, c'était la certitude d'une punition sévère, qui pouvait aller jusqu'à la mort. Miarka le dissimulait dans la petite aumônière de tissu où les déportées serraient ce qu'elles avaient de plus précieux, leur morceau de pain, leur bout de savon. Ce qui veut dire qu'elle l'avait toujours avec elle.

Poète, Denise l'a surtout été pendant quelques semaines. Elle se trouvait alors chez sa tante Suzanne, sœur de sa mère, à La Neuville-d'Aumont dans l'Oise, en septembre 1945. Le mois précédent, elle s'était installée dans ce vert paradis où elle avait passé une partie de ses vacances d'enfant. En nul lieu au monde, la présence de ceux qu'elle avait perdus ne pouvait être aussi sensible. Elle venait d'apprendre la mort d'Yvonne, sa mère. Quelques mois plus tôt, le fils de la maison, son cousin André, dont elle était très proche, avait été tué sur le front d'Allemagne. Alors que la plupart des survivants des camps étaient rentrés, elle attendait toujours des nouvelles de son père et de son frère, sans beaucoup d'illusions. Au retour, le seul moyen qu'a trouvé Miarka pour tenter de réapprendre à vivre a été d'écrire de la poésie.

Ce livre a donc quelque chose d'un puzzle. Pieusement et farouchement rassemblés, les matériaux qui le composent ont été sauvés du pillage et des perquisitions des bourreaux, arrachés par Denise à l'oubli et à la douleur. Par-delà la disparition, elle entretenait un dialogue ininterrompu avec André et Yvonne, ses parents. Elle voulait parler d'eux avec justesse et précision. Dans sa propre mémoire, elle scrutait le moindre signe du passé, consciente de l'extrême fragilité du souvenir, de ses ruses et de ses paradoxes. Antigone moderne, elle n'avait pu, au contraire de sa célèbre devancière, enterrer le corps de son frère. Ni ceux de son père et de sa mère. Créon, cette fois, s'était arrangé pour que l'on ne retrouve rien.

Lors d'un de nos rendez-vous, avenue de l'Observatoire, en 2007, elle m'avait parlé d'une lecture qu'elle venait d'achever, et qui l'avait beaucoup frappée. C'était un essai d'Aharon Appelfeld intitulé : *L'Héritage nu*. Appelfeld y délivrait un plaidoyer pour que la littérature prenne le relais des témoins, et s'empare du thème de la déportation et de la Shoah : « Il arrive que dans une discussion, on entende quelqu'un vous mettre en garde : "Laisse la littérature à l'écart de tout cela,

le terrain est miné. Laisse parler les chiffres, laisse parler les documents et les faits établis.” Je n’ai aucun désir de minimiser cette assertion. Mais je souhaite faire observer que les chiffres et les faits furent les moyens mêmes, bien avérés, des assassins. L’homme comme numéro est une des horreurs de la déshumanisation. Ils ne demandèrent jamais à quiconque qui il était ou ce qu’il était. Ils tatouèrent des chiffres sur le bras. Devrions-nous chercher à suivre ce chemin et parler de l’homme dans la langue des statistiques¹ ? » J’ai acheté le livre d’Appelfeld, bien sûr, je l’ai lu sans peut-être en mesurer toute la portée. Avec le temps, j’ai eu l’impression que ce jour-là, de cette façon discrète qui ne vous disait jamais ce que vous aviez à faire, Denise m’avait montré une direction. Miarka nous a quittés, mais ce livre, nourri de l’héritage qu’elle nous a laissé, est très exactement le contraire d’un tombeau. Il est le portrait d’une jeune fille vivante comme il en surgit toujours lorsque la France verse dans le fossé, pleine de courage et d’émotion, dont la beauté nous touche profondément.

1. Aharon Appelfeld, *L’Héritage nu*, Éditions de l’Olivier, 2006.

«Le sérieux de la vie est poésie [...]. Elle est le fondement de tous les arts, le point d'appui qui soulève le monde et nous élève au-dessus de lui.»

André Jacob, carnet noir inédit, 23 octobre 1918.

C'est peut-être le poème filmé de Jean Vigo, *À propos de Nice*, qui révèle le mieux ce que fut la ville dans la première moitié du xx^e siècle. Tourné d'un geste fluide et léger, ce documentaire très libre oppose la frivolité de la façade méditerranéenne aux coulisses de la ville ancienne, beaucoup plus sombre. Sur la promenade des Anglais, une bourgeoisie avide de plaisirs s'abandonne au tourbillon du carnaval. Derrière le décor, dans les ruelles ombreuses, la misère crève les yeux ; au milieu d'une bande d'enfants, la caméra glisse sur un petit galeux : mains difformes, visage en partie rogné. Tandis que de jolies filles jouent des hanches en haut des chars, laissant deviner le secret de leurs jupes, on entrevoit de mystérieux ventriloques dans des géants de carton-pâte ; puis les grosses têtes des dictateurs défilent, écœurantes pâtisseries écrasant tout sur leur passage. Sous le soleil, la mort est en embuscade. Demain, la révolution ? Avec ses fours en surchauffe, ses flammes qui rougeoient, les cheminées d'usine qui vomissent leurs panaches de fumée, la séquence finale murmure peut-être un autre présage.

Treize ans plus tard, à la fin de l'été 1943, le pressentiment de Jean Vigo est en passe de se réaliser. Les Italiens, qui occupent Nice depuis novembre, signent un armistice avec les Alliés. Du jour au lendemain, les Allemands viennent les remplacer. À partir du 10 septembre, les équipes de la Gestapo, dirigées par un certain Alois Brunner, ancien commandant de Drancy, s'installent à pied d'œuvre à l'hôtel *Excelsior*, réquisitionné pour l'occasion. Leur cible? Les Juifs, qui sont près de 25 000 à vivre à Nice ou à s'y être réfugiés. Dans les rues pimpantes de la ville latine, les contrôles se multiplient. Des physionomistes, parfois recrutés localement parmi les émigrés russes, rôdent dans les lieux publics. Hôtels et meublés deviennent dangereux, car ils sont visés par des rafles systématiques. Pendant que la traque se met en place, les deux aînées de la famille Jacob, Milou et Denise, participent à un camp de formation pour des éclaireuses venues de toute la France. Il se tient dans le massif voisin du Mercantour, à Saint-Dalmas, un très beau village de la haute vallée de la Tinée. Milou, vingt ans, est cheftaine, Denise, dix-neuf ans, cheftaine adjointe. Entre deux activités, les éclaireuses admirent la petite église romane à façade peinte, les maisons à cadran solaire, les toits recouverts de bardeaux de mélèze. Le camp est installé au cœur d'un cirque de montagnes abruptes, peuplées de marmottes, de chamois et de bouquetins. Autant dire à mille lieues de la guerre, comme hors du temps. C'est alors qu'elles reçoivent une lettre de leur père, André Jacob : « On commence à arrêter les Juifs ici, vous risquez de l'être si vous rentrez. Essayez de trouver un endroit où vous cacher, de trouver du travail... » À Nice, à ce moment-là, Milou occupe un emploi régulier. Son salaire contribue à faire vivre la famille. Elle choisit de rentrer. Denise, en revanche, décide de suivre le conseil d'André : invitée par une éclaireuse, elle se rend d'abord à Mézières, près de Limoges, dans une famille dont le père dirige un chantier de jeunesse. Une autre camarade lui a bien proposé d'être institutrice dans un couvent de Grenoble, très engagé dans le sauvetage

des Juifs. Mais Denise ne souhaite pas se cacher. Ce qu'elle veut, c'est participer à la lutte contre les Allemands, à l'action clandestine. Sans le dire, il lui déplaît que l'on puisse penser qu'elle s'engage parce qu'elle est juive. Ses motivations premières sont : l'honneur, la patrie, la fidélité.

Même quand on le désire de toute son âme, il est très difficile de rejoindre « la Résistance ». À moins de créer soi-même son propre réseau, il faut trouver une filière. Pour cela, on doit s'adresser à la bonne personne, et ceux qui savent se taisent. Pour Denise, le sésame vient d'une amie proche, également cheftaine : Jacqueline, dite Kiki, Mathieu. L'année précédente, Denise lui a donné des leçons de math, et Kiki a pu jauger son caractère. Il se trouve que son fiancé, un ancien du maquis du Vercors, est à la recherche d'un agent de liaison. Elle fait venir Denise chez elle, à Saint-Marcellin dans l'Isère, où elle exerce la profession d'institutrice. Le fiancé s'appelle Édouard Chevallier, mais on l'appelle « Doudou ». Dans cette histoire, il y a beaucoup de surnoms, de faux noms et de fausses identités. « Je » est souvent un autre, par nécessité. Doudou donne rendez-vous à Denise, à Lyon, place des Jacobins : « Je vous dirai ce qu'il faut faire. »

La ville de Lyon est capitale. Capitale de la Résistance. Chaque fois qu'en France se réveillent les démons de la guerre civile, des combattants de la liberté affluent vers elle. C'est une ville vaste et tranquille, une cité commerçante, pieuse et laborieuse qui se prête bien aux activités clandestines. Avant de se lancer dans cette nouvelle vie, Denise a voulu consulter la cheftaine dont elle est l'adjointe. Son totem d'éclaireuse est un peu bizarre : Wapouse. Un des noms du lièvre en Amérique. Contre toute attente, cette cheftaine, qu'elle estime, exprime un désaccord. Ou du moins des réserves. Le lièvre trouve Denise trop jeune, mais aussi « bien audacieuse et bien imprudente » de partir ainsi toute seule à Lyon, sans sa famille. Pour tout dire, peu convenable. Troublée, Denise écrit à son père, André. Elle lui demande conseil. « Il connaissait la personne en question ; il m'a répondu : "Laisse tomber, si moi,

je te fais confiance, ça doit te suffire”...» Cette lettre-là n'existe plus. Sans doute Denise l'a-t-elle détruite après l'avoir lue, la jugeant trop compromettante.

Depuis plusieurs mois, les grands réseaux de la région ont fusionné pour créer les MUR, les Mouvements unis de résistance, tout en conservant leurs identités propres. L'artisan de cette unité, Jean Moulin, représentant personnel du général de Gaulle, a été arrêté le 21 juin à Caluire. Parmi ceux qui connaissaient son existence, nul ne sait ce qu'il est devenu. Cette perte considérable résume bien ce que chacun devine : à Lyon, une guerre à mort est en cours. Pour une éclairceuse, le combat clandestin est un grand jeu dangereux. Denise se rend dans une ville dont elle ignore tout. Sur la place des Jacobins, le fiancé de la cheftaine lui a donné rendez-vous autour de la fontaine dominée par les hautes figures de l'art lyonnais, Hyppolite Flandrin, Gérard Audran, Guillaume Coustou et Philibert Delorme, un carrefour de la Presqu'île. Doudou appartient à Franc-Tireur, le plus petit des grands mouvements, souvent amené à jouer les médiateurs entre les grands, Libération et Combat. La nouvelle recrue sera donc membre de Franc-Tireur. Selon Jean-Pierre Lévy, le patron et cofondateur (*alias* Lenoir ; Robert ; Martin ; Gilles ; Ponsard ; Leblanc ; Linarès), ce nom fait directement allusion aux « jours terribles de la guerre de 1870, qui [ont] vu se créer une armée de volontaires hors des cadres habituels, prêts à défendre la République et la patrie¹ ». En quelques mots, Doudou explique à Denise ce qu'il attend d'elle : remplacer une certaine Annette, qui doit avoir son âge.

« Et vous, comment vous appellerez-vous ? »

Denise doit trouver non pas un faux nom, mais un nom de guerre. Plus tard elle dira : « Je n'avais pas beaucoup d'imagination, et je trouvais Miarka joli. »

1. Jean-Pierre Lévy, *Mémoires d'un franc-tireur, itinéraire d'un résistant (1940-1944)*, Complexe, 1998.

Dès lors, «Doudou» peut lui présenter «Annette», toujours place des Jacobins. Au moment des présentations, Miarka éclate de rire. Elle connaît Annette. Son vrai prénom : Nicole. À Nice, aux louveteaux, Nicole Clarence était la cheftaine de Jean, le jeune frère de Denise. Elle s'apprête à partir pour Paris, où Franc-Tireur a établi son quartier général.

Être agent de liaison ne s'improvise pas. Sous la direction d'Annette et de Doudou, Miarka reçoit une formation accélérée. Officiellement, elle est étudiante en lettres. Mais elle n'aura pas le temps d'aller à l'université.

«Il faut d'abord très bien apprendre le plan de Lyon. Vous allez avoir des rendez-vous ; il faudra vous y présenter à l'heure exacte. *Avant l'heure, ce n'est pas l'heure, après l'heure, ce n'est plus l'heure.* Il ne faut pas attendre au coin des rues, parce qu'on se fait remarquer. Il faut arriver pile à l'heure, se rencontrer, se croiser éventuellement, rester le moins possible en ayant l'air d'attendre quelqu'un. Et puis il faut apprendre à monter et à descendre des trams en marche, pour vérifier si l'on n'est pas suivi dans la rue.»

Il ne faut pas non plus aller au cinéma – souricière idéale pour les raffles –, ne pas rester longtemps dans les cafés, ne pas connaître les adresses des contacts, ne rien noter, ne jamais s'attarder là où l'on passe. À Lyon, pour Miarka, c'est une existence de fantôme qui commence, un fantôme à bicyclette. Le cloisonnement est une règle absolue. Elle n'est pas censée connaître ses camarades. Et contrairement à la plupart des résistants, elle n'habite pas dans sa famille. Au sein de Franc-Tireur, elle est une des seules à vivre à temps plein dans la clandestinité.

Entre Saône et Rhône, à pied ou à bicyclette, Denise découvre sa nouvelle vie. Permanente du mouvement, elle aura un salaire, des faux papiers. Ils sont établis sous le faux nom de Jacqueline Rosset mais déjà, ceux qui la connaissent l'appellent «Miarka». L'action de Franc-Tireur se déploie selon trois axes principaux : faux papiers, renseignement, propagande et

diffusion. Le métier d'agent de liaison consiste à relier les différentes activités du réseau au moyen de messages dont, le plus souvent, on ignore le contenu. Pour fabriquer les faux papiers, les groupes francs, des garçons prestes à pistolet, montent des opérations coup de poing dans les mairies afin de récupérer le matériel nécessaire, cartes vierges, timbres, tampons et perforieuses. Après fabrication, Miarka, qui a recueilli les demandes, n'a plus qu'à acheminer le document. Côté renseignement, des employés d'administration ou des policiers amis rassemblent ce qu'ils peuvent apprendre sur les intentions des Allemands, sur leur connaissance au jour le jour des activités résistantes. C'est par Miarka que les informations sont transmises. Travail ingrat, effectué dans l'obscurité. En matière de propagande, Franc-Tireur imprime et diffuse depuis la fin de 1941 le journal qui porte son nom. Objectif: «entretenir parmi les lecteurs et leurs amis une attente qui ne pouvait être vaine et qui devait se faire active». Entre litote, euphémisme et humour gouailleur à la Gavroche, la langue de la Résistance se nourrit d'esquives et d'allusions. Au-dessus du titre, le journal porte la mention: «Mensuel malgré la Gestapo et la police de Vichy». Depuis la fin de 1941, *Franc-Tireur* est parvenu à sortir chaque mois de 10 000 à 30 000 exemplaires, et son lectorat ne cesse d'augmenter. Au début, la feuille de chou était recopiée à la main. Ensuite, il y a eu la machine à écrire, la pierre humide, puis la ronéo clandestine. Comme la nourriture, le papier est rationné. Les imprimeurs sont sous surveillance et la police traque ceux qui mettent leurs presses au service de la Résistance. Le 26 octobre, les imprimeurs Jean-Pierre et Maurice Percet, dénoncés par une voisine, sont arrêtés dans leur atelier du 19, rue Cuvier. Henri Mazuir, *alias* Riquet, vingt-trois ans, responsable «impression, propagande, diffusion» de Franc-Tireur, est pris dans la même souricière. Bravant le danger, le «travail» de Miarka implique de fournir des paquets de journaux aux émissaires venus de toute la zone sud, Toulon, Marseille, Toulouse, Ambérieux ou Clermont-Ferrand; les émissaires, au moment de la livraison, en profitent pour faire

remonter les nouvelles de leur zone. Les rendez-vous se succèdent, parfois jusqu'à dix-huit dans la même journée. En l'absence d'agenda, il ne faut rien oublier. Miarka compose ses itinéraires dans sa tête. Afin de bien les mémoriser, elle les parcourt en imagination, sans cesse. Il y a les rendez-vous qui se prennent du jour au lendemain, ceux qui ont lieu deux fois par semaine, et ceux qui sont prévus quinze jours ou un mois à l'avance, car certains visiteurs viennent de loin.

À Lyon, ville de fleuves, où les maisons échelonnées sur les coteaux semblent vous fixer de leurs yeux morts, il est sage de se retrouver au bout des ponts. Miarka s'applique à ne jamais dévisager ses contacts comme s'ils étaient de parfaits inconnus, à passer d'un tram branlant à l'autre, à la faveur des aiguillages, tout en récitant dans sa tête la litanie des noms : pont Wilson et pont Morand, la Guillotière, l'Homme de la Roche, la passerelle Saint-Vincent... Dans cette cité de labyrinthe souvent envahie par les brumes, les Allemands ne tiennent finalement que des îlots : la prison de Montluc ; l'ancienne école de santé militaire, avenue Berthelot, où ont lieu les interrogatoires. Bastions assiégés, où règnent la violence et la peur. Malgré la modestie apparente de ses missions, Miarka occupe une place centrale dans le dispositif. Elle fait circuler le sang dans le corps de la Résistance. Entre ceux qui écrivent, ceux qui impriment et ceux qui diffusent, les représentants des autres mouvements, des mouvements de jeunesse, des groupes francs ou du service social, Miarka croise les visages de très nombreux clandestins, dont elle connaît souvent les surnoms, et parfois même les noms. Sans doute se rend-elle parfois à Villeurbanne, chez les docteurs Alice et André Vansteenberghé : leur cabinet lumineux, qui se trouve dans un des premiers gratte-ciel construits à Lyon, est une plaque tournante. De façon anonyme, on peut s'y donner rendez-vous, arriver ou repartir indifféremment par le 3, rue Aristide-Briand ou le 11 de la rue Henri-Barbusse, et semer les éventuels suiveurs dans les étages. Sans doute a-t-elle pu y croiser Chambrey, un éclaireur de vingt-deux ans, chef pour

la zone sud du service de liaison des MUR. De son vrai nom Gilles Lévy, il se cache dans la région avec sa famille sous le nom de De Souza. Au sein du mouvement, les barrières qui séparent générations et classes sociales sont abolies. Parmi les contacts rencontrés au coin des ponts, il y a aussi un improbable «chien des rues», gentleman au cheveu poivre et sel, le nez chaussé de fines lunettes, la canne à la main, dont le fin sourire sous la moustache manifeste assez le goût qu'il a pris à la vie clandestine. De son élégant pardessus ou de sa serviette toujours gonflée de livres, on le voit extraire un pli, avec une onction toute professorale, et le tendre à sa jeune camarade «du même air placide dont il aurait rendu des copies à des étudiants d'agrégation» (Georges Altman). Celui qu'on appelle «Narbonne» dans la clandestinité n'est autre que le grand médiéviste français Marc Bloch, devenu contributeur régulier du journal depuis son recrutement par le réseau quelques mois plus tôt. Franc-Tireur lui doit son organisation très cloisonnée, destinée à éviter les arrestations en cascade. En cette fin d'année 1943, cet administrateur dans l'âme réfléchit déjà aux structures à créer pour prendre le contrôle de la région, lorsque sonnera l'heure de la libération.

Le 18 novembre, dans son journal, Milou fait allusion à Wapouse, l'ancienne cheftaine de Denise, qui désapprouvait son départ pour Lyon. «Wap me parle de ce que fait Denise. Elle trouve cela fou. Non! C'est la seule chose intéressante, la seule chose qui vaille la peine. On risque, la belle affaire! Et puis nous risquons toujours, alors la différence est moins grande. Il faut bien que quelqu'un fasse ce travail...» À Nice, l'atmosphère est lourde. Le soleil, les palmiers, l'architecture lumineuse du bord de mer font de la ville une nasse aux apparences trompeuses. Pour déjouer la traque en cours, les Jacob se sont organisés. André a dû se résoudre à procurer à sa famille de fausses cartes d'identité, au nom de Jacquier. Abandonnant leur logement du 1, rue Cluvier, dans le quartier du Parc-Impérial, trop exposé, parents et enfants ont laissé la maison sous la garde de leur bonne, Antoinette Babaïeff, et de son mari, d'origine russe. Afin d'être moins repérables, ils ont décidé de se séparer. Depuis le 12 novembre, Simone, dix-sept ans, ne va plus au lycée Albert-Calmette. La directrice lui a demandé de ne plus venir, car plusieurs jeunes filles juives de l'établissement ont été arrêtées. Heureusement, la solidarité des amis, hommes et femmes de bonne volonté, s'est mise en branle. Simone est désormais «jeune fille au pair» dans la famille de Mireille Villeroy, professeur de lettres au lycée. D'origine lorraine comme André Jacob, son mari est

un héritier de la famille des porcelainiers, Villeroy et Bosch. Dans le même immeuble du boulevard Carabacel, Milou habite chez Ninette Descomps, professeur de physique-chimie. Elle continue à travailler chez de bons amis de ses parents, les Kohn. Comme les Jacob sont devenus Jacquier, les Kohn ont pris le nom de Robin, plus discret. Surnommés « Papitou » et « Mamitou » par leurs proches, ils possèdent un magasin de vins et alcools, pour lequel Milou exerce les fonctions de secrétaire-comptable. Yvonne et André, quant à eux, sont cachés dans le quartier de Riquier, au 29, avenue des Diables-Bleus. César Bolletti, leur hôte, désormais artiste peintre, fut avant la guerre dessinateur dans le cabinet d'architecture d'André. Visage chevalin, pipe recourbée fichée dans un bon sourire ironique, César n'a pas hésité une seconde quand il s'est agi d'accueillir son ancien patron.

Jean, en revanche, rencontre des difficultés. À dix-huit ans, cela fait déjà plusieurs années qu'il a arrêté ses études. Après avoir séjourné un temps chez un photographe (le métier qu'il apprend), il a dû changer plusieurs fois de lieu d'hébergement. Il demeure très dépendant de ses parents, qu'il retrouve tous les jours. Ce qui a fonctionné pour Denise ne marche pas pour lui. « Si dans l'ensemble le scoutisme a été résistant, se souvient Denise, il s'est aussi trouvé une cheftaine pour refuser de cacher Jean dans une maison qui appartenait aux scouts protestants et où nous allions souvent camper, au-dessus de Tourettes-sur-Loup. Elle s'appelait "Les Courmettes". On y allait à pied. Il y avait une rude montée en suivant les lignes télégraphiques. Pas de téléphone. Mon frère ainsi qu'une autre éclaireuse ont été pris car on leur a refusé la possibilité de se cacher dans cette maison. » De son côté, le lycée du Parc-Impérial se garde bien d'apporter son aide. Dans les premières années de l'Occupation, « il y avait une dominante antisémite au lycée de garçons, se souvient Denise. Jean en a été victime : on l'obligeait à s'asseoir au fond de la classe, on l'accablait d'injures antisémites. Le soir, on en parlait, entre frère et sœurs... »

Et puis il y a le reste de la famille: la mère d'Yvonne, Alice Steinmetz, surnommée « Mémé », ou « BM¹ » par son gendre, est également réfugiée à Nice. Elle loge elle aussi chez les Bolletti. Quant à Pierre Jacob, le frère d'André, il a établi ses quartiers dans la ville au printemps 1942, après avoir fui la zone occupée. Avec son épouse Suzanne, leurs enfants Micheline, Francine et François, ils habitent un petit appartement non loin de la rue Clavier. Au début, les deux familles se retrouvaient pour les repas, mais maintenant ce n'est plus possible. À Nice, Pierre non plus ne travaille pas. Il vit au jour le jour. Lui qui se serait fait damner pour un bon mot, arbore désormais le regard triste des proscrits. Un soir, chez les Pierre Jacob, quelqu'un cogne à la porte, et insiste. Dans le noir, la famille retient son souffle. Ce n'est qu'un passant qui s'est trompé d'adresse. La peur est là. Pour la tenir à distance, les Jacob essaient de conserver un semblant de routine. Les filles, surtout, n'hésitent pas à sortir, Milou pour son travail, Simone pour retrouver des amis. Comme s'il fallait tout faire pour continuer à vivre de la façon la plus normale possible.

1. Sans doute « Belle-Maman ».

Il existe un élégant faire-part du mariage d'Yvonne Steinmetz et d'André Jacob le 22 mai 1922 à Paris, «dans la plus stricte intimité». «Architecte, Prix de Rome, décoré de la croix de guerre», le marié est fils d'Edmond Jacob et de Mathilde Schnerb. De onze ans plus jeune que son futur mari, la mariée est fille de Jonas Gaston Steinmetz et d'Alice Estelle Weyll. Elle habite au 50, avenue de Ségur, Paris XV^e. Soixante ans plus tard, Marthe Soussarva, une amie, n'a pas oublié l'impression que lui avait faite Yvonne : «Une grande jeune fille mince, un cou de statue grecque, une petite tête parfaite couronnée de beaux cheveux blond foncé. Dans la rue, elle avait l'air de fuir, très vite intimidée, ne croyant certainement pas qu'on la regardait à cause de son étonnante beauté. [...] Elle était divinement belle. Elle n'en savait rien. Mais plus que sa beauté, sa bonté rayonnait...» Les jeunes gens ont fait connaissance par leurs familles : le cousin d'André, Robert Weismann, médecin des hôpitaux, a épousé Suzanne Steinmetz, ophtalmologue, la sœur aînée d'Yvonne. Entre l'architecte au tempérament d'intellectuel et l'étudiante en chimie des beaux quartiers, quelque chose a dû se jouer au premier regard. Front haut que dégage une calvitie naissante, nez droit, yeux de myope derrière une paire de lunettes rondes, André, trente-deux ans, est un homme élégant. Par sa vaste culture, ses vues à la fois anticonformistes et classiques, c'est un homme qui rassure.

Le premier enfant du couple, Madeleine, très vite surnommée «Milou», naît à Paris en mars 1923, bientôt suivie par Denise le 21 juin 1924, dans l'appartement familial des Jacob, avenue Trudaine. Un an et demi après leur mariage, André et Yvonne font le choix audacieux de quitter Paris, la ville où ils ont toujours vécu, pour s'installer à Nice. André pense qu'avec le développement des baignades la Côte d'Azur est promise à un formidable essor. D'évidence, on aura besoin d'architectes. Les Jacob s'installent donc dans un bel appartement, 50, avenue Georges-Clemenceau, dans le quartier des Musiciens. Orbes néoclassiques, balcons de fer forgé, chevelures des palmiers qui ploient sous le soleil, tout ici manifeste la joie de vivre. À proximité, un joli parc, le jardin Alsace-Lorraine, permet de promener les enfants. La famille s'agrandit : Jean naît en 1925, Simone, en 1927. Très vite, il est décidé que les filles dormiront toutes les trois dans une chambre, et que Jean sera seul dans la sienne.

André travaille avec l'énergie du bâtisseur qu'il est. Son cabinet emploie deux dessinateurs, les frères César et Paul Bolletti, ainsi qu'une secrétaire. De Paris, Edmond Jacob, son père, retraité à barbe blanche et chapeau melon, ancien chef de la comptabilité de la Compagnie de gaz, s'efforce de soutenir financièrement ses débuts. Le 25 décembre 1928, Edmond remercie André de l'envoi de photographies : «Je les trouve très bonnes, Milou a beaucoup moins l'air enfantin et représente déjà la petite fille sans cesser d'être aussi agréable qu'auparavant. Petit Jean fait bien aussi et devient un gentil petit garçon. André est très bien pris et Yvonne aussi. Si vous pouviez m'en envoyer un double pour moi ainsi que la photographie de Denise, cela me ferait grand plaisir.»

Afin de mettre en valeur son savoir-faire aux yeux des investisseurs locaux, André construit une villa à La Ciotat, dans le beau quartier Saint-Jean, pour son propre compte. En achetant ce terrain, qui fit partie de l'établissement des frères Lumière, il fait une bonne affaire. Habillage en pierre

de taille, grandes fenêtres, volets de bois ornés d'un Z, larges porches en plein cintre, façade asymétrique avec ses balcons armés de solides rambardes en acier tubulaire ou béton, André soigne sa maison-témoin. Avec ses pignons blancs, ses toits en pente douce recouverts de tuiles romaines, la villa possède de faux airs de chalet ou de maison basque. Tout autour dans le jardin, entre les escaliers et les murets de pierre, il y a des arbres maigres que les enfants escaladent, et d'où l'on voit la mer. Étrangement la maison, enfouie dans une végétation luxuriante, ne donne pas sur la rue. C'est un choix assumé. Comme si l'architecte avait voulu couper sa famille du monde extérieur, afin de mieux la protéger.

À peine la villa terminée, les Jacob y passent les week-ends, et aussi les vacances d'été, en compagnie de leurs cousins germains du côté maternel, Claude et André Weismann. Les enfants se plaisent dans ce jardin riche en recoins, peuplé de hauts vases d'Anduze. Entre farniente et cache-cache, ils peuvent s'y inventer un royaume. « On voyait la mer, raconte Denise. On allait tous les jours à la plage et au petit port. Maman aimait nager. » Elle ajoute : « Nous, on a toujours su nager mais on n'a jamais appris le crawl, ni aucun sport. » Les Jacob sont une famille sportive où l'on n'apprend pas les sports. Denise se souviendra de ces journées de plage, en maillot de bain de laine tricotée, dans le temps suspendu de la lumière méditerranéenne :

Enfin nous aurons les rayons du soleil brûlant
Qui feront noire notre peau
Et qui nous abrutiront juste à point pour oublier
On ne sait quoi... peut-être ses ennuis,
Pour jouir d'une lecture simple
Ou d'une conversation gaie et franche
Pas fatigante, directe
Comme nos corps étendus au soleil
Volupté de se baigner... volupté de vivre...

Le soir, dans le vrombissement sacré des cigales, la petite bande partage la même chambre et poursuit ses conciliabules à voix basse. C'est sans doute des premières années de La Ciotat que date la photographie où l'on voit les quatre enfants Jacob en pyjama uniforme, élégants comme les enfants du roi Babar. Quand l'été se termine, la famille migre vers le nord, l'Île-de-France, pour retrouver les Weismann dans leur maison de campagne, à La Neuville-d'Aumont dans l'Oise.

Du côté du cabinet d'architecture, les affaires ne décollent pas. Exigeant, puriste, André est un architecte qui construit peu. Il ne fait rien pour recruter de nouveaux clients. « Par exemple, il mettait beaucoup de fenêtres dans ses maisons, raconte Denise, alors qu'il existait un impôt sur les fenêtres. » En matière d'architecture comme en toutes choses, André a « des idées personnelles un peu cassantes », remarque une amie de la famille. Le carnet d'adresses qu'il s'est constitué lui permet tout de même de faire vivre son petit monde. À Nice, il a pour principal client la Société des bains de mer de La Ciotat, qui s'efforce de lancer la nouvelle station balnéaire. Autre chantier : la station de sports d'hiver d'Auron, dans le Mercantour, où il construit hôtel et tremplin, en prévision des Jeux olympiques. Mais son honnêteté foncière le dessert dans une ville où la corruption est bien ancrée. Dans la bonne bourgeoisie locale, on le surnomme « l'honnête Jacob » avec un brin de commisération. En 1929, la crise mondiale porte un coup d'arrêt à l'économie. L'agence d'André Jacob est lentement asphyxiée par la conjoncture.

En s'installant dans le Sud, Yvonne a dû abandonner sa vie d'avant. Loin de sa mère et de sa sœur Suzanne, à laquelle elle est très liée, elle se sent exilée. À la demande d'André, elle a dû renoncer à sa profession de laborantine pour s'occuper des enfants. Une ancienne amie de Paris qui la croise à la fin des années 1920 lui trouve l'air « triste et tourmenté ». Elle entretient une amitié forte avec Elena Guiberteau, née Raveggi, Italienne

d'origine, épouse d'un médecin protestant, le docteur Philippe Guiberteau. Catholique, très croyante, Elena se dit de droite, alors qu'Yvonne, agnostique, d'origine juive, se pense de gauche. Cela n'empêche pas les deux jeunes femmes de prendre le thé chez l'une ou l'autre toutes les semaines, installée chacune dans une bergère. «Ce qui frappait, écrit Elena au soir de sa vie, en 1984, lorsque Denise la questionne sur sa mère, c'était l'amour possessif de ton papa pour sa femme et l'amour d'elle pour son mari. Pas "amour-passion". Un attachement profond, total et calme que l'estime couronnait.» Pour caractériser Yvonne, Elena parle du «devoir érigé en raison de vivre... Ce mélange de douceur et de sévérité parfois... Une certaine ascèse et en même temps une soif de vivre aussi, un peu, pour elle-même...» Dans ce Nice écrasé de soleil et de faux-semblants, comment vivre pour soi-même? «On se recevait aux dîners plus élaborés que ceux de maintenant et on allait au ski... On lisait beaucoup et on avait le temps, dans ma chambre, de faire le point sur un tas de choses...» Dans les grands jours, les Jacob et les Guiberteau sont invités au concert par Eugène Trotabas, juge au tribunal, dans la grande loge du théâtre de Monte-Carlo. Parfois, le magistrat prolonge les réjouissances par un dîner autour d'une personnalité en vue, comme l'écrivain Georges Duhamel, auteur des *Salavin*. À propos de son amie, qu'elle surnomme affectueusement «Jacobina», Elena écrit aussi: «Je voudrais faire revivre cette vie "héroïque", oui, par cette somme continue de dévouement, de devoir qui dans sa vie – par certains égards difficile – tenaient pour elle les premières places. Vertus qu'on appellerait maintenant bourgeoises, mais elles ont gardé solidement votre foyer jusqu'au jour de la terrible dispersion... Si vous pouvez encore vous réfugier dans les souvenirs de votre enfance c'est que votre maman était là pour défendre le nid et le garder uni à travers mille difficultés. [...] Elle était là, solide, assumant mille tâches, écran entre son mari et ses enfants.»

Un jour, j'ai demandé à Denise de me résumer le caractère d'André, son père: «Il était trop rigoureux. Chez lui, c'était

à la fois un défaut et une qualité...» André veut élever ses enfants de façon parfaitement laïque, et en même temps avec une grande exigence morale. Homme de principes, il peut parfois se montrer très formaliste : « On ne dit pas *Oncle André*, on dit *Mon oncle*. » « Il n'avait pas tellement d'humour », confesse Denise. Il se lève tôt, se couche tôt, et rêve de voir toute la maisonnée adopter ses manies, alors qu'Yvonne, au contraire, insuffle un esprit très libéral. Cela ne l'empêche pas de transmettre ses valeurs à ses enfants : « l'humanité, la bonté, la générosité, l'ouverture aux autres, aux autres cultures, un patriotisme scrupuleux, et un attachement profond à la laïcité ». Un jour qu'une cousine venue de Milan, croyant bien faire, emmène la petite Simone à la synagogue, André se met en colère. Il n'a rien contre la religion, certains de ses amis proches, les Kohn par exemple, ses partenaires de bridge, sont très religieux. Dans la famille, au XVIII^e et au XIX^e siècle, certains ancêtres alsaciens ou lorrains ont été des juifs pieux, voire des rabbins. Simplement, il est agnostique, il n'a pas la foi. Chez lui, on ne lit pas la Torah, et son fils n'est pas circoncis. Il ne tient pas à enfermer ses enfants dans ce qu'il perçoit comme un carcan, et refuse d'être assigné à une identité. Pour faire bonne mesure, il est également opposé à l'idée de fêter Noël, ce qui agace Yvonne, selon Denise : « “Les cadeaux, c'est le Jour de l'an”, disait mon père. “Mais ils rentrent en classe le lendemain !”, répondait Maman. » Sur ce qui est digne ou non d'intérêt, André a des idées bien arrêtées. « Lorsqu'il nous a emmenés pour la première fois au Louvre, c'est la sculpture qu'il nous a montrée, pas la peinture. » Peu de cinéma, peu de musique, pas de radio. En revanche, la lecture occupe une place centrale. Milou et Simone dévorent les livres, Denise et Jean un peu moins. Mais les enfants n'ont pas le droit de lire les « petits romans » à la Pearl Buck. « On les lisait quand même », dit Denise, ce qui le mettait en colère... Seuls les classiques trouvent grâce à ses yeux. Lorsqu'il fait la lecture à voix haute dans son bureau, il choisit les contes de Perrault ou les fables de La Fontaine. Parfois, il y a de la rébellion dans